" L'EPANOUISSEMENT DE CETTE FLEUR DE CULTURE PAR NOS SOINS DE BONS JARDINIERS " OU JOSEPH-MARIE JADOT ET LES ECRIVAINS AFRICAINS DU CONGO BELGE ET DU RUANDA-URUNDI

Silvia Riva (Université de Milan)

Présent au Congo dès 1913, Joseph-Marie Jadot a été le témoin et parfois l'un des protagonistes de presque cinquante ans de vie coloniale.

Né en 1886 à Marche-en-Famenne et mort à Bruxelles en 1967, Joseph-Marie Jadot a exercé la profession de magistrat principalement en Afrique noire, et surtout au Congo à Coquilhatville, dans la province de l'Équateur. A l'âge de vingt-sept ans, pourtant, toujours en 1913, son intérêt pour les Lettres commence déjà à se manifester : Jadot compose le recueil de poésies *Poèmes d'ici et de là-bas*, publié en 1914 [1], où son regard se pose sur différents aspects de la vie congolaise, non sans une attitude que l'on pourrait considérer, de prime abord, comme relevant de ce paternalisme qu'il a par ailleurs combattu toute sa vie durant, sans vraiment y réussir [2], mais qui est

---

[1] Joseph-Marie Jadot, *Poèmes d'ici et de là-bas*, Namur, Godenne, 1914.

[2] Un exemple de cette attitude pourrait être perçue dans le début de ce passage de *Poèmes d'ici et de là-bas* : " Mes noirs, le torse nu, coiffés de coiffes rouges,/Ont trouvé de la force en humant l'air plus pur./ Et leur marche fervente est de la joie qui bouge/Dans la tendresse immense et douce de l'azur " (cité dans Jean Leyder, " Un magistrat, homme de lettres : Joseph-Marie Jadot ", in F. Berlemont, R. Cloquet, M. Coosemans, J. Gers, J. - M; Jadot, P. E. Joset, L. Lejeune, J. Leyder, A. Maurice, G.D. Périer, M. Rose, J. Sasserath, R. Saussus, le R.P. F. Scalais, G. Sion et E. Van Grieken, *Le Noir congolais vu par nos Écrivains coloniaux*, Bruxelles, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge, 1953, p. 100). Voilà d'ailleurs la réplique de Jadot à certains reproches de " paternalisme " adressés par des collaborateurs de *Présence Africaine* à l'équipe de *La Voix du Congolais* : " notre prétendu paternalisme, exercice d'un droit au service d'un devoir, n'a rien de plus humiliant, pour ceux-là qui l'acceptent, que l'amour paternel, la tutelle d'un aîné ou les conseils d'un sage. Mais c'est précisément parce que notre action

typique du fait colonial.

Jadot magistrat et homme de lettres donc, comme l'indiquait déjà le sous-titre d'un article qui lui a été consacré dans le volume paru en 1953 *Le Noir congolais vu par nos Écrivains coloniaux* [1], s'est par ailleurs essayé à la poésie et au roman (*L'Enfant à l'arc*, 1939 [2]); il a acquis une certaine renommée comme conteur. Son recueil de récits intitulé *Sous les Manguiers en fleurs* [3] mélange la fiction et les souvenirs personnels en Équateur. Jadot a également été essayiste et critique d'art, principalement dans les pages de la *Revue sincère*. Cette dernière facette nous intéresse particulièrement dans le cadre de cette réflexion. À travers la lecture de *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi. Une histoire - Un bilan - Des problèmes* (1959), il s'agira moins de suivre le " défenseur d'une sorte de " colonisation éclairée ", pétrie de paternalisme bon teint " [4], que d'aborder l'approche pragmatique de Jadot envers les problèmes des écrivains du Congo et du Ruanda-Urundi. Cette approche nous aidera à découvrir une histoire des lettres toujours riche en aperçus inédits sur la première production littéraire dans des territoires africains sous tutelle belge.

J'ai parlé de " pragmatisme ". Cette attitude est évidente dès le titre, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*.

---

et celle des *Jeune Congo* épris de gloire littéraire sont mêmement légitimes et tendent en plein accord au bien commun de demain en Afrique centrale belge, que nous devons sans retard mettre ces jeunes gens, assurément plus exposés que d'autres à des propagandes malsaines, à l'abri de leurs atteintes. Or, il faut, pour cela, qu'ils puissent trouver chez nous tout ce dont ils ont besoin pour se perfectionner dans le maniement de nos langues et dans notre art d'écrire ", in Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi. Une histoire - Un bilan - Des problèmes*, Bruxelles, Académie royale des Sciences coloniales, Classe de Sciences morales et politiques, Mémoires in-8°, Nouvelle série, XVII (2), 1959, p. 47.

1 Pour le renseignement bibliographique, cf. note 2.

2 Joseph-Marie Jadot, *L'Enfant à l'arc, chronique des Bakwale*, Bruxelles, Expansion coloniale, 1939.

3 Joseph-Marie Jadot, *Sous les manguiers en fleur*, Paris, Editions des Belles-Lettres, 1922.

4 Antoine Tshitungu Kongolo (éd.), *Aux pays du fleuve et des grands lacs. Tome I Chocs et rencontres des cultures (de 1885 à nos jours),* Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2000, p. 394.

Jadot ne se limite en effet pas à tracer une histoire des écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi, mais il présente un bilan et des problèmes liés au statut d'écrivain et d'intellectuel. Et tout cela au lendemain des premiers " incidents " qui conduiront bientôt le Congo à l'indépendance. " Incidents ", c'est ainsi que Jadot qualifie à plusieurs reprises les émeutes violentes de la fin des années 50. I n'y fait pas de référence plus explicite, comme pour conjurer les craintes d'une accélération du processus d'émancipation de la tutelle belge. Il arrive même à déterminer le rôle politique et le poids que l'éloquence – qu'il considère comme un genre littéraire à part entière – pourra jouer à l'avenir [1].

Toujours sous le signe du pragmatisme se placent les choix méthodologiques de Jadot critique. Ils valent la peine de s'y attarder car c'est dans ces choix que l'on trouve les éléments les plus intéressants de son entreprise.

Il fallait avant tout trouver un titre pour son mémoire. Dans l'introduction, Jadot dévoile son jeu et nous explique ce qu'il entend par " littérature ".

Terminus a quo 1885. Son sujet est " le passage des Africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi, de l'art oral du verbe dans leur organisation sociale clanique d'autrefois à une littérature écrite dont le destin commence à s'ébaucher " [2]. En accueillant dans ses pages " les bons accomplissements des jeunes écrivains africains (...) en quelque langue qu'ils se soient exprimer [sic] ", il évite les pièges du " qualificatif " de " littérature " : il ne retient pas le qualificatif de " négro-africaine " mis à l'honneur par Senghor, car il l'estime trop soumis à connotation à une époque où les coloniaux belges étaient, comme nous le verrons, en guerre contre l'idée de la négritude. Il

---

1 " C'est à eux, d'autre part, que bien plus qu'à tout autre écrivain congolais et même qu'au journaliste, puisqu'ils seront appelés d'ici à peu de temps à représenter dans certaines assemblées politiques délibérantes " tous " leurs frères épars dans le Congo, que se posera plus gravement, l'un des problèmes généraux que l'on n'a fait, d'ailleurs, qu'indiquer dans ce travail : celui qui se trouve, en fait, déjà posé par la rapide évolution culturelle et sociale des détribalisés, et les retards dont souffrent l'éducation des masses non détribalisées et l'organisation, chez elles, de paysannats et d'artisanats viables et rentables ", in Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 143.

2 Ibidem, p. 3.

n'utilise pas plus l'adjectif " congolaise ", que prônaient déjà à la fin des années 50 Paul Muschiete et Augustin Ngongo. Ils déclaraient alors leur intention d'écrire une littérature congolaise car celle-ci pourrait être l'expression d'une " nation " autonome et permettrait ainsi d'évacuer tout espoir de maintien d'une dépendance à la métropole. Il se refuse également à taxer son histoire littéraire d'" indigène ", parce qu'il met sur le même plan les productions en langue française et en langues autochtones des Africains – même s'il affirme déjà la supériorité expressive de ces dernières.

En conclusion, quelles que soient les raisons idéologiques qui ont poussé Jadot à opérer son choix, bien avant les revendications des années 70 et 80, au cours desquelles des critiques africains et congolais, tels Pius Ngandu Nkashama, se sont employés à affirmer la pleine dignité de la production littéraire en langues africaines, le magistrat-écrivain accueille dans son oeuvre la totalité des expressions littéraires sur le sol du Congo et du Ruanda-Urundi, faisant ainsi preuve d'une vision de la littérature assez large et dépourvue de préjugés.

L'étendue de la perspective de *Les écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi. Une histoire - Un bilan - Des problèmes* s'applique à d'autres domaines.

Avant tout, l'exhaustivité du corpus considéré par Jadot est étonnante et, dans une certaine mesure, inquiétante. Il semble avoir le contrôle de tout ce qui se publie, et même, de ce qui est encore en train de s'élaborer sur le territoire colonial. Ses *Références bibliographiques*, qu'il présente en conclusion, ne rendent pas compte de la quantité d'œuvres, d'articles, de transpositions, de spectacles théâtraux qu'il énumère au fil des pages. De même, dans l'Index des noms – qui occupe pourtant neuf pages –, tous les auteurs cités ne sont pas inclus [1]. Il manie donc en connaissance de cause mais sans prétendre, toutefois, la rigueur scientifique qu'il pourrait porter sur le corpus colonial, la totalité de l'activité intellectuelle des Africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi. La censure et les systèmes d'information étaient certes extrêmement efficaces à l'époque, et Jadot joua un rôle important dans le fonctionnement de ces mécanismes de

---

[1] *Références bibliographiques*, Ibidem, pp. 152-156; Index des noms, Ibidem, pp. 157-166.

surveillance qu'il défend avec conviction [1]. Mais, par ailleurs, la curiosité du critique et son amour pour le fait littéraire et pour l'Afrique entrent tout aussi certainement en jeu et permettent la largeur de vues dont il fait preuve pour l'époque.

La détermination des genres littéraires n'est qu'une conséquence de ce même esprit d'ouverture. Jadot commence par les conteurs, qui ont enregistré les devinettes, les chansons, les fables, les proverbes, les légendes, les récits théogoniques et cosmogoniques du patrimoine ancestral. A ces rubriques – qui sont passées depuis dans le répertoire " classique " de l'oralité – il ajoute les brocards juridiques, les harangues et les plaidoyers, " compris dans le trésor mnémotechniquement conservé des communautés africaines " [2]. Il comprend – et il n'a pas tort considérant l'époque à laquelle il écrit – que " l'on hésite quelque peu à faire de ces ouvrages un genre littéraire " [3]. Pour appuyer ce point de vue, il évoque un texte de Paul Valéry, où ce dernier assure que longtemps la voix humaine s'inscrivit à la base et à la condition même de la littérature et ainsi la présence de la voix explique la littérature première. C'est l'" originalité tenant à son retour à l'originel " [4] qui intéresse Jadot. Cela le conduit à oser une affirmation, étonnante en son temps et sûrement annonciatrice, selon laquelle " si nos jeunes écrivains africains voulaient retourner à leurs langues maternelles, elles-mêmes généralement quelque peu métissées, ne fût-ce que pour conférer leur saveur aux nôtres dont ils usent, si même leurs enregistrements n'avaient pas la rigueur qu'on attend des savants et n'étaient que des adaptations, leur place serait encore ici " [5]. Que l'on pense aux accomplissements d'Amadou Hampaté Bâ et à l'écriture métissée des *Soleils des*

---

[1] " La presse, même là où une Constitution la qualifie de libre, doit toujours se souvenir des droits de la vérité et de la charité ", Ibidem, p. 45.

[2] Ibidem, p. 70.

[3] Ibidem, p. 71.

[4] Ibidem, p. 71.

[5] Ibidem, p. 71.

indépendances qui verront le jour dans la décennie suivante !

Parmi les auteurs qui ont produit des transpositions remarquables, il cite avant tout les Ruandais Alexis Kagame et Thomas Kamanzi [1]. Dans le volume, Jadot insiste d'ailleurs à plusieurs reprises sur la supériorité de la littérature non écrite dans ce pays et dans l'Urundi où, d'après lui, la politique indirecte allemande, " infiniment tolérante " [2], a eu pour avantage de maintenir et promouvoir une langue africaine d'une grande valeur littéraire. L'écho des disputes linguistiques de la métropole se lisent en filigrane dans ces propos.

À côté des auteurs congolais qui se sont signalés dans la transcription de l'oralité et qui entrent encore aujourd'hui dans les histoires littéraires du Congo-Kinshasa [3], Jadot consacre quelques pages à l'étude que Paul Mushiete, au moment où sortait de presse *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, avait présentée sous forme de conférence dans les cercles littéraires et coloniaux belges [4]. Il la publiera dix ans plus tard en 1968, sous le titre *Quand les nuages avaient soif : contes*, *chants et proverbes de la savane* [5]. Pourquoi Jadot s'attarde-t-il sur cette oeuvre? Tout d'abord, parce qu'en illustrant les mérites et les défauts de Muschiete, il essaie de valoriser son propos. S'il loue certaines finesses du critique congolais – d'avoir par exemple remarqué " le caractère discret, allusif, figuré, symboliste de cette production " orale [6] –, il lui reproche par contre d'avoir limité la littérature gnomique aux proverbes et, par rapport à la poésie lyrique, de n'y voir que des

---

1 Jadot nous parle de Thomas Kamanzi en ces termes: " Assistant à l'IRSAC, dont les Annales du Musée royal du Congo belge de Tervuren viennent de publier : *Proverbes du Ruanda* (un vol. de 8 pages, in-8°, dédié à Mgr Aloys Bigurumwami " (Ibidem, p. 72, note n° 1).

2 Ibidem, p. 13.

3 Il cite des auteurs reconnus, tels, par exemple, A.R. Bolamba, P. Lomami Tchibamba, A.M. Mobe, D. Mutombo, M. Kasongo, A.R. Bokwango, et d'autres moins célèbres (J.A. Gandu, A. Monongo).

4 Il s'agit des Jeunesses littéraires de Belgique et de la Croix verte coloniale de Belgique.

5 Paul Mushiete-Mahamwe, *Quand les nuages avaient soif : contes, chants et proverbes de la savane*, Kinshasa, Editions du Léopard, 1968.

6 Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 75.

chansons [1]. Surtout, Jadot ne tolère pas les allusions que Muschiete fait à Léon Damas, Aimé Césaire et à la " négritude " quand il se demande dans quelle mesure la jeunesse congolaise pourra intégrer harmonieusement ses traditions dans la culture que lui apporte l'Occident. C'est là un point sensible auquel, comme nous l'avons déjà annoncé, Jadot revient à plusieurs reprises dans son oeuvre. Il rejette la " négritude révoltée " et le " racisme défensif " [2] de certains partisans des thèses de l'équipe de *Présence Africaine*; il rappelle que Jean-Paul Sartre lui-même a considéré la négritude comme un moment du développement dialectique hégelien [3], et que Michel Leiris a insisté sur la nécessité de se distinguer de ceux qui exigent des lettrés africains qu'ils restent prisonniers d'une " africanité " qui ne serait que stagnation [4]. A cette époque où l'émancipation des Africains était imminente, Jadot redoute la possibilité que les territoires placés sous tutelle belge puissent s'engager " dans les voies d'un panafricanisme africain, riche de nos enseignements dans l'ordre de la technique, mais rejetant le surplus de nos apports culturels, fait de petits Etats ethniquement et linguistiquement distincts, provisoirement fédérés, en attendant un rattachement hypothétique à un empire africain unique auquel l'égyptien ancien servirait d'indo-européen, mais plus probablement livrés par leurs nécessités à toutes les entreprises de colonialismes nouveaux qui n'osent pas dire leur nom, strictement et uniquement financiers, d'Orient ou d'Occident " [5]. Avec le recul, et quels qu'aient été les mobiles qui animaient Jadot, il faut avouer que cette prémonition n'est pas loin de s'être avérée hélas exacte.

L'étude des genres littéraires présentés dans *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi* continue avec la présentation des essais. Là aussi Jadot devance de quelques décennies les critiques africanistes. Ils ne commenceront qu'à partir des années

---

1 Ibidem, p. 77.

2 Ibidem, p. 78

3 Ibidem, p. 77 note n°1.

4 Ibidem, p. 122, note n°1. La citation de Leiris se réfère à l'essai " Message de l'Afrique ", in *Musée vivant,* Paris, novembre 1948, p. 6.

5 Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 118.

90 à s'occuper de ce genre en tant que tel et ce, dans la littérature africaine [1]. Jadot s'intéresse aux essais écrits par les Africains qui tiennent à la " science de leurs langages et à l'histoire de leurs lettres ". A cette liste, il ajoute ceux qui s'occupent d'ontologie, de psychologie, de politique, de sociologie, d'histoire et ce qu'il appelle des " essais miniatures ", voire les articles de revue " portant en soi le germe de certains développements " [2]. A ce propos, il cite, entre autres, les contributions d'Antoine-Roger Bolamba inspirées du folklore kongo et mongo, publiées dans *Brousse*; les ouvrages d'Alexis Kagame et de Jean-François Iyeki, respectivement sur la philosophie et la psychologie bantoues; d'autres essais de Lomami Tchibamba, Emile Disengemoka, Gratien Nkola Dongala qui sont toujours cités dans les pages des ouvrages d'histoire littéraire congolaise. Il porte une attention particulière au livre de Thomas Kanza, *Congo pays de deux évolués* (1957), dont il loue " l'idéalisme et le réalisme accordés à souhait, la connaissance des susceptibilités de certains de ses frères de couleur et de la maladresse, faite de vanité, de certains Européens ", et surtout " son courage à souhaiter le mieux " [3].

Dans un souci d'objectivité, Jadot cite également le manifeste de juillet-août 1956, rédigé par les responsables de *Conscience Africaine* et dont le rédacteur en chef était Joseph Iléo et le corédacteur le futur cardinal Joseph Malula, inspirateur de ce plaidoyer pour la décolonisation. Jadot n'ajoute toutefois aucun commentaire à cette mention.

En ce qui concerne la presse, Jadot démontre encore une fois une connaissance approfondie des parutions. A côté des revues les plus connues (*La Voix du Congolais*, *Lettres congolaises*, *Présence congolaise* et *Actualité congolaise*), il cite en effet le mensuel créé à Léopoldville, *Le Congo pratique*, et *Congo*, le premier hebdomadaire congolais, publié pour la première fois en 1957. Cette revue s'est vue immédiatement retirer l'autorisation administrative de paraître à la

---

1 Cf. entre autres Claude Wauthier, " L'Essai en Afrique ", in *L'Afrique littéraire* 86 (1990) et Bernard Mouralis, " L'Essai en Afrique francophone ", in *Littératures d'Afrique noire*, *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1993, pp. 43-48.

2 Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 78.

3 Ibidem, p. 82.

suite " des incidents que l'on sait " [1]. Ensuite, il signale que plusieurs intellectuels congolais et ruandais ont publié des articles dans des revues belges, comme, par exemple, *Belgique d'Outremer*, dirigée par F. Van der Linden. Et Jadot de conclure : " On ne prend aucunement pour une anthologie l'ensemble des articles (mentionnés). Qu'il soit permis d'y voir un " jardin de promesses " et de se souvenir qu'il y a cinquante ans les notables des clans de nos jeunes " essayistes ", voyaient dans la *moukande* un sortilège du Blanc " [2] - signalons que *moukande* signifie " livre " en bantou.

Du " Jardin des promesses ", il passe au " Bois sacré ", fréquenté par les poètes. Il apprécie surtout les Ruandais Alexis Kagame et Joseph Bizuru, auxquels il consacre deux pages, et considère les " jeunes écrivains proprement congolais " [3] Bolamba, Augustin Ngongo, J.F. Iyeki comme " moins féconds ". Avec ce que nous avons observé auparavant, il n'est pas difficile, d'imaginer le jugement de Jadot à propos du recueil de Bolamba *Esanzo, chants pour mon pays* : " l'on ne prise guère la substitution trop fréquente d'onomatopées qui n'ont pas encore fait leurs preuves à des signes verbaux éprouvés et que l'on peut choisir, ni celle non moins fréquente d'une syntaxe qui n'en est plus une, à cette syntaxe sans doute impersonnelle comme tous les conformismes, mais que peut informer et animer le style, ni l'abandon total de la ponctuation, sauf du point d'exclamation si propre à compléter les onomatopées, sans en rien préciser, ni l'abandon constant du mètre et de la rime, ni cette imitation sans mesure et sans frein des fantaisies calligrammatiques d'un Guillaume Apollinaire " [4]. À la prosodie de Bolamba, il préfère le ton intimiste d'Augustin Ngongo et surtout d'Iyeki, " tête bien " faicte " (qui) ne se livre pas encore aux démons intérieurs... à d'autres que lui, de l'écriture automatique et du surréalisme " [5]. Avant de conclure son panorama de la poésie, Jadot fait une référence assez curieuse à Tchicaya U Tam'si, comme s'il regrettait de ne pas pouvoir le " porter

---

1 Ibidem, p. 85.
2 Ibidem, p. 86.
3 Ibidem, p. 89.
4 Ibidem, p. 92.
5 Ibidem, p. 95.

à l'actif de ce bilan belgo-congolais " [1]. Il déplore aussi le nombre peu élevé de poètes belges de langue française – à l'exception de H. de Mathelin de Papigny – qui se sont inspirés de l'Afrique, ne serait-ce que de façon " confidentielle ". Avec à propos, il observe que ceux-ci s'intéressaient principalement au paysage, " qui est probablement ce à quoi les Africains s'intéressent le moins " [2].

Dans la section consacrée aux romans, contes et nouvelles, nous trouvons l'une des données les plus intéressantes de l'histoire littéraire de Jadot. Il cite en effet un certain M. Ikoka, auteur d'une autobiographie romancée, qui, dès 1939, faisait partie de l'équipe d'élèves de la mission catholique de Coquilhatville et qui a participé à un concours de Littérature indigène organisé par l'Institut international des langues et civilisations africaines de Londres. Il donne également une grande résonance à l'oeuvre de l'ancien caporal de la Force publique congolaise André-Romain Bokwango : à ses contes en lingala (*Masapo ma Bangala*, 1955), mais surtout à ses récits en français. *Et l'homme blanc arriva...* (*Présence congolaise*, 1957) relatent les souvenirs d'un notable de son clan au moment de la découverte du fleuve Ngiri par les représentants européens de l'E.I.C.. *Mongondomela, broussard invincible* est le récit romancé et héroïque, signé de la seule initiale B, que Jadot attribue avec finesse à Bokwango. Du même auteur, il cite également *L'Enfant inconnu*, un " récit d'imagination, roman d'aventures, sinon roman policier, mettant en scène (...) des personnages imaginaires, mais qui n'en sont pas moins (...) des Africains authentiques, habitant des régions de chasse rare et de pêche quotidienne " [3].

Jadot souligne le foisonnement des auteurs (Bolamba, Naigiziki – qu'il n'aime pas beaucoup [4] –, Kasongo, Samudju, Mutombo, Kabasubabo, Maurice Nzau, Basembe, Bolikango, et " les moins

---

1 Ibidem, p. 98.

2 Ibidem, p. 98.

3 *L'Enfant inconnu* sera publié par feuilleton hebdomadaire au cours de l'année 1958 dans *Présence congolaise*.

4 À propos d'*Escapade ruandaise*, Jadot s'exprime en ces termes : " sorte de confession sincère mais d'un repentir douteux, aux yeux de quelques-uns de ceux qui l'ont le mieux lue ", in Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 103.

prometteurs " [1] Liangi, Makonga, Kassika, Zangabie) et des oeuvres avant 1953. Il n'aime pas non plus Lomami Tchibamba, dont il affirme qu'il " pourrait bien être l'auteur d'une lettre d'adhésion à ce que l'on a parfois appelé le racisme négro-africain des écrivains de couleur de l'Afrique française " et qu'il " a d'ailleurs, par une sorte de préférence donnée à ses origines maternelles oubanghiennes comportant renoncement à ses origines paternelles belgo-congolaises, quitté la rive belge du Stanley Pool pour aller s'établir à Brazzaville, où il est directeur d'un périodique intitulé *Liaison* et prépare, à en croire un texte de *Présence Africaine*, un *Ah! Mbongo*, un *Londema* et un *Ndoki*, dont on ne sait rien d'autre que les titres " [2].

L'on connaît les problèmes que Lomami Tchibamba avait eus en 1948 avec le Service d'information indigène à la suite de la publication de son article *Quelle sera notre place dans le monde de demain?* Il s'y interrogeait sur les restrictions imposées à la liberté accordée aux " évolués " et accusait l'administration coloniale d'avoir appliqué " trop de restrictions, trop de conditions sévères, trop de mesures draconiennes, des gestes et des langages brutaux " [3]. A cause de cet article aux propos très durs vis-à-vis du colonisateur, Lomami Tchibamba reçoit, le matin avant d'aller au travail, huit coups de chicotte par jour pendant trois semaines. Ne nous étonnons pas dès lors du départ de Tchibamba sur l'autre rive du Congo et de la rancune que Jadot, dix ans après la parution de l'article incriminé, nourrit encore à l'égard de cet ancien élève des Pères de Scheut qui s'était signalé comme l'un des écrivains les plus prometteurs à la Foire coloniale de 1948, mais qui avait fait preuve, aux yeux de Jadot, d'une profonde ingratitude envers le " bon père colonisateur ".

Jadot termine la section consacrée au roman par une observation qui s'avère correcte : en 1958, il signale que les " jeunes écrivains semblent actuellement enclins à déserter le genre du récit romancé

---

1 Ibidem, p. 101.

2 Ibidem, p. 102.

3 Paul Lomami Tchibamba, *Quelle sera notre place dans le monde de demain?*, in *La Voix du Congolais*, n°2, mars-avril 1945, pp. 47-51.

dont ils étaient épris il y a quelque dix ans ” [1]. Il explique ce phénomène par la sévérité des jury des Prix de littérature et par l’essor du théâtre – qui occupe la dernière section consacrée aux genres. Il ne se doutait pas que les cinq premières années d’indépendance verraient la scène littéraire largement occupée par des essais à caractère socio-politique.

Jadot évoque le monde des spectacles en avouant ne pas “ avoir pu s’asseoir parmi leurs spectateurs ”. C’est “ l’historien des lettres que son propos oblige à en écrire ” [2]. Néanmoins, cette fois encore, sa connaissance minutieuse du territoire et ses grandes facultés intellectuelles lui permettent de brosser un panorama assez captivant de la scène des colonies. Il ne s’intéresse pas tant à celui qui écrit les pièces, mais plutôt à celui qui les joue. Ainsi il nous parle des troupes et de leurs animateurs (à Léopoldville la *Lifoko* de Justin Disasi; à Elisabethville le groupe Assaneff et celui de Bondekwe; ainsi que les troupes de comédiens et de danseurs folkloriques éparpillés sur tout le territoire). Il s’attarde sur les auteurs-acteurs les plus intéressants, tels que Lisamba (qui dirigeait à Elisabethville la troupe folklorique Jikoke Luba), Augustin Ngongo (alias J.- P. Symill), Saverio Naigiziki et Albert Mongita, l’auteur le plus fécond de l’époque coloniale. Jadot nous signale, entre autres, qu’en janvier 1955 Mongita avait tourné avec deux vedettes internationales, l’une française, l’autre mexicaine, le film *Tam-tam, Mayumbe* dans le Mayumbe français [3]. En conclusion de cet aperçu plutôt consistant, Jadot souhaite que “ ce culte ne dégénère pas, sinon en saturnales, du moins en spectacles de music-hall ” [4].

La partie la plus “ pragmatique ” et, somme toute, à l’avant-garde de *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi* est, sans aucun doute, la troisième et dernière. Jadot y propose une synthèse des problèmes inhérents au métier d’écrivain et à la diffusion de la culture dans les colonies. En ce qui concerne ce dernier point, il

---

1 Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 105.

2 Ibidem, p. 107.

3 Source : *La Voix du Congolais*, n°108, mars 1955, pp. 291-295.

4 Joseph-Marie Jadot, *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, op. cit., p. 113.

propose l'institution de bibliothèques gratuites répondant aux besoins des jeunes lettrés et prône l'ouverture d'" universités populaires du soir " [1].

Quant aux conseils qu'il donne aux écrivains africains, il met l'accent sur l'importance de l'inspiration : il pense que les jeunes devraient la trouver " dans ce qui les entoure " et dans " les trésors de l'art oral " [2], même s'il est suffisamment lucide pour comprendre qu'il est " peu vraisemblable que les Jeunes Congo soient enclins à s'en tenir à l'avenir aux seules sources folkloriques de leur inspiration " [3]. Il se rend aussi compte que la langue française supplantera les langues autochtones, même s'il déplore les négligences dans le choix du terme propre, dans l'observance des règles, dans l'ordonnance stylistique de l'exposé de certains écrivains.

Il souhaite que les éditeurs, les publicistes et les journalistes européens installés en Afrique belge s'intéressent davantage aux écrivains des colonies, car ils " appartiennent, somme toute, à leur corporation " [4]. De fait, très souvent, Jadot semble mettre sur un pied d'égalité les intellectuels africains et belges, et aimerait pouvoir intégrer, c'est le mot qu'il utilise, " nos lettres coloniales dans nos lettres nationales " [5]. D'ailleurs, il est convaincu de la " symbiose actuelle entre (les) Noirs et nous " [6], même s'il ajoute que les problèmes relatifs à " l'avenir politique du Bassin de Congo et des territoires hamitico-bantous (...) ne gagneraient point à confondre leurs intérêts avec ceux des territoires nilotico-soudano-bantous de ce Bassin " [7]. L'attitude ambivalente, typique de ceux qui affirment : " nous ne colonisions que " par droit de bienfait " et ne dominions que " pour servir " " [8], apparaît dans toute son ampleur à travers cette assertion.

---

[1] Ibidem, p. 124.
[2] Ibidem, p. 119.
[3] Ibidem, p. 122.
[4] Ibidem, p. 130.
[5] Ibidem, p. 135.
[6] Ibidem, p. 115.
[7] Ibidem, p. 117.
[8] Ibidem, p. 117.

Parmi ces ombres du colonialisme belge, dont Jadot est un interprète assez “ éclairé ”, on entrevoit naturellement des lumières. Ainsi Jadot préconise la fondation d’une union professionnelle des écrivains congolais, dans le but de résister à la concurrence potentielle des écrivains “ de couleur, traduits de l’anglais américain ou de l’Afrikander (sic), ou français des Antilles françaises, de l’Union française ou de Madagascar et nous autres aussi, peut-être ” [1]. Il serait dommage, estime-t-il, de se voir devancer par ces derniers, d’autant plus que les écrivains autochtones possèdent “ une vaste clientèle d’Africains déjà évolués qui ne demandent qu’à lire, d’Européens assez évolués eux aussi (...) pour collaborer loyalement à l’élaboration de la symbiose humaine ” [2].

Dernière remarque pratique : “ pourront-ils, de leur art, faire un métier unique, alimentaire, si l’on ose dire, et vital ? ” [3]. À cet égard, Jadot adopte une fois de plus une attitude réaliste : il affirme que “ le roman se vend mieux ” et qu’il faut également encourager le journalisme et le théâtre [4].

Le 7 mars 1958 Joseph-Marie Jadot déposait sa plume. Il souhaite alors que, “ dans vingt-cinq ans, un autre écrivain belge pour qui l'écrivain noir soit (...) un homme comme lui, ni pire, ni meilleur que lui, puisse écrire l’histoire d’un quart de siècle de littérature belgo-congolaise et intituler son livre : la merveilleuse aventure des Jeunes-Congo ”. Il se trompait sur les temps et sur les titres. C’est seulement dans les années 90 qu’une équipe de chercheurs et de critiques, pas seulement belges et pas seulement congolais, ruandais ou burundais, ont mis en commun leurs recherches sur la littérature des anciennes colonies et publié deux volumes intitulés *Papier blanc, encre noire* pour souligner non pas l’intégration d’une culture à l’autre, mais la compénétration de deux corpus, souvent en résonance.

Il faut replacer *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi* dans son époque, à un moment où l’on pressentait que la colonie était à un tournant crucial de son histoire. Mais, malgré tout,

---

1 Ibidem, p. 136.
2 Ibidem, p. 136.
3 Ibidem, p. 136.
4 Ibidem, p. 137.

le respect de Jadot pour la littérature est tel qu'il nous pousse à reléguer à l'arrière plan quelques considérations paternalistes, sinon racistes, qui glissent ça et là sous sa plume et qui sont typiques de nombre d'écrits européens de cette époque.

Au-delà de l'ambivalence dont Jadot fait donc preuve dans certains passages de cet ouvrage, il nous donne un aperçu exhaustif de la production littéraire à l'époque coloniale et ne manque pas de nous réserver quelques surprises bibliographiques. Il démontre une certaine perspicacité dans le repérage des auteurs importants comme dans l'évolution des genres littéraires. Surtout, il affiche une intelligence toute pratique dans l'identification des problèmes concernant le statut de l'écrivain, de son public et des moyens de diffusion des oeuvres ; des problèmes qui, dans une certaine mesure, sont encore aujourd'hui d'actualité au Congo, au Rwanda et au Burundi.

Son respect pour la littérature est tel qu'il nous pousse à reléguer à l'arrière plan quelques considérations " paternalistes ", sinon " racistes ", qui glissent ça et là sous sa plume et qui sont typiques de nombre d'écrits européens de cette époque. Il faut replacer *Les Ecrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi* dans son époque. A un moment où l'on pressentait, sans vouloir y croire vraiment que la colonie était à un tournant crucial de son histoire.